

Présentation

L'insoutenable légèreté du sens

JESÚS VÁZQUEZ MOLINA
Universidad de Oviedo, España

Le *sens* serait-il insaisissable ? Voici une question qui a été posée par la linguistique moderne à plusieurs moments de son histoire. En effet, il s'agit bien d'un objet immatériel et abstrait, lequel « ne peut être appréhendé qu'indirectement, à travers les signes qui l'évoquent » (Martin, 2001 : 18). C'est sans doute cette caractéristique essentielle qui lui a valu sa réputation d'impénétrable et qui a provoqué que son étude linguistique se rapporte à plus tard. Il n'est donc pas étonnant qu'un positivisme linguistique installé depuis trop longtemps, appuyé sur la tradition objectiviste de la grammaire (Rastier, 1994), rejette cette notion hors du champ d'étude linguistique : le sens existe, certes, mais on ne peut pas en dire grand-chose. Le mot ou la phrase ont bien une *signification* relativement stable et indépendante des conditions du contexte et de la situation de leur emploi.

Arrivé à ce stade, la tentation de substituer la notion *signification* à une autre plus claire est grande, et c'est là où apparaît la notion de *vérité* en sémantique – inspirée des travaux des logiciens (Frege) – selon laquelle on peut comprendre une phrase si on est en mesure de savoir les conditions dans lesquelles elle est vraie. D'où le nom de sémantique vériconditionnelle (Montague), qui peut être interprété comme « une tentative d'introduire la logique mathématique dans le traitement des langues, et notamment dans l'analyse sémantique (Galmiche, 1991 : 11) ». Il est évident qu'une proposition aussi réductionniste a peu d'intérêt pour le sémanticien, ce qui ne veut pas dire que des hypothèses inspirées d'une définition vériconditionnelle du sens ne puissent pas être retenues (je pense en particulier à la théorie des « mondes possibles » de Robert Martin).

Autour de ces réflexions, une autre question progresse en parallèle, formulée clairement par Georges Kleiber quand il se demande dans l'introduction de son livre *Problèmes de sémantique* : « Que faut-il faire du réel en linguistique ? A-t-il une place ou non dans le domaine sémantique ? » (Kleiber, 1999 : 15). Questions « redoutables », auxquelles on répond habituellement en des termes négatifs : non, il s'agit bel et bien de l'*extra-linguistique*. En revanche, il est certain que quand on parle, on dit quelque chose, et ce quelque chose nous pousserait à répondre positivement. En tout cas, il

faut reconnaître que le rapport sens-référence oblige encore à nous interroger sur ce qu'on entend par *sens*. On en revient au même !¹

Il est certain que l'avènement de la pragmatique linguistique avait provoqué un certain bouleversement dans la sémantique, obligée dès lors à prendre parti, notamment sur le rôle du contexte et de la situation de communication dans l'acte de *signifier*. Pour sa part, Ducrot avait ajouté à la réflexion une conception nouvelle du couple *sens / signification*, et surtout il avait créé, avec la *pragmatique intégrée*, une nouvelle façon de concevoir les rapports sémantique-pragmatique. Une position, celle-ci, qui l'opposera nettement aux tenants d'une pragmatique extralinguistique, si l'on peut dire.

Pour sa part, Jean-Claude Anscombe a eu le mérite incontestable de reformuler la notion de *topos* employée par Ducrot et lui-même dans la théorie de l'Argumentation dans la Langue : au lieu d'être composés de méta-prédicats, les *topoi* le seront uniquement de prédicats ordinaires : derrière les mots, comme dit Anscombe, il y a d'autres mots. Ceci empêche d'y voir aucune tentation logico-sémantique, aucune espèce de valeur de vérité pour les mots, car chaque mot *réfère* à d'autres mots. S'agit-il, peut-être, d'une autre façon de concevoir le problème de la référence ? Ou de le contourner ? En tout cas, on ne peut pas nier qu'il s'agit d'une prise de position sur le sujet, en développant une conception nettement *sui-référentielle* du sens. Sa réflexion culmine, en s'inspirant surtout de certaines hypothèses de Putnam, dans la mise en œuvre d'une Théorie des *stéréotypes*, définis comme « une suite ouverte des phrases attachées à un terme » (Anscombe, 2001 : 60). Quelques lignes plus haut, Anscombe signale que « le rôle fondamental de la signification n'est pas de référer » (2001 : 59) ; c'est-à-dire, sans nier la possibilité d'un niveau de fonctionnement référentiel, il donne à ce niveau un rôle clairement secondaire.

L'étude de la polyphonie linguistique est un autre domaine qui a été très développé dans la sémantique française des dernières années. S'opposant explicitement à une conception unitaire du sujet parlant, plusieurs chercheurs ont tenté de formuler des hypothèses sur le(s) niveau(x) de fonctionnement polyphonique, sur le rôle d'entités comme le *locuteur* ou les *énonciateurs*, sur la nature des *points de vue*, etc. Cette nouvelle voie de recherche, ouverte par Ducrot, prolongée par Anscombe, puis par bien d'autres sémanticiens, s'est révélée aussi intéressante que complexe à mettre en œuvre. En effet, la lecture des auteurs qui ont pris la polyphonie comme base dans leurs recherches sémantiques donne souvent des résultats divergents, voire contradictoires. De toute façon, la poussée actuelle des notions comme la *polyphonie*

¹ Justement, Irène Tamba avait affirmé qu'une des impasses de la sémantique actuelle consiste à son « incapacité de définir le sens linguistique dans l'absolu et uniformément » (Tamba-Mecz, 1988 : 35).

et le *dialogisme*², montre qu'on peut difficilement s'en passer si l'on veut continuer à aborder la structuration la plus profonde de la signification des mots.

Le présent volume réunit des spécialistes qui travaillent dans les domaines exposés ci-dessus. D'une façon ou d'une autre, tous les auteurs de ce recueil abordent des problématiques esquissées – de façon, certes, très simplifiée – dans les lignes précédentes. Leurs travaux, d'une qualité que j'ose qualifier de très remarquable, adoptent, soit une approche plus théorique sur le sujet central du débat (*la construction du sens*), soit ils en présentent des applications concrètes.

La polyphonie, objet de débats récents, comme on a pu l'apprécier, y est évidemment présente. Elle est explicitement évoquée dans les articles de Donaire, Haillet, et du Groupe Ling Vict, coordonné par D. Tejedor.

La contribution de Pierre Patrick Haillet aborde la construction du sens dans le discours, discours qui est composé des points de vue sur ce qui est représenté. Ce sont ces deux notions, *points de vue* et *objet représenté*, qui sont à la base de son travail, mais on remarque spécialement dans cet article sa réflexion sur les points de vue : Haillet fait l'hypothèse de *points de vue sous-jacents*, opposés aux points de vue explicites dans l'énoncé. L'intervention de ce type de points de vue lui permet de rendre compte de plusieurs phénomènes linguistiques, en particulier, ceux qui concernent certains emplois de la négation, de l'imparfait, ou des questions totales. Ce travail s'inscrit dans une approche que l'auteur appelle linguistique des *représentations discursives*, dont il résume les points essentiels, et que l'on peut retrouver surtout dans Haillet (2007).

La polyphonie est également le centre du travail de María Luisa Donaire, non seulement dans l'article qu'elle nous offre, mais aussi dans la grande majorité de ses publications. Et ce sont encore les *points de vue* qui sont à la base de sa réflexion ici. Dans l'approche polyphonique qu'elle tente de bâtir depuis plusieurs années, elle considère que les points de vue jouent un rôle essentiel comme partie intégrante et fondamentale de la *stratégie discursive*. Cette notion, que Donaire emprunte à Anscombe, mais qu'elle avait accrue dans certaines de ses publications précédentes, est le fondement de son analyse : toute stratégie discursive devra rendre compte du nombre et de la forme des points de vue (*pdv*) convoqués, des relations que ces *pdv* entretiennent entre eux et du but discursif visé. Dans le cas présent, elle choisit d'analyser le mot *seulement*, comme une entité sémantique dont la signification consiste

² Deux ouvrages collectifs sur ce thème ont été publiés récemment : *Dialogisme et polyphonie* a été publié en 2005, à la suite d'un des colloques de Cerisy. Et *Le sens et ses voix : dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, en 2006.

à instruire une certaine stratégie discursive. C'est à ce but qu'elle se consacre dans cet article, et, en particulier, à une étude exhaustive de *seulement* dans une perspective syntaxique, sémantique, et notamment à la description de sa structure polyphonique. La « stratégie *seulement* » consisterait à faire admettre un point de vue, moyennant l'exclusion d'un autre point de vue, une stratégie qui connaîtra trois types de réalisations différentes.

Le groupe Ling Vict nous offre un travail remarquable et très original : depuis un certain temps, ce groupe analyse linguistiquement les discours des victimes. Leur contribution est centrée dans ce cas sur l'étude du discours des enfants victimes et s'inscrit pleinement dans le cadre théorique de la théorie de la polyphonie et de la théorie des stéréotypes. Cette application pratique à un domaine a priori aussi éloigné des préoccupations du linguiste est, sans doute, d'un grand intérêt, car elle permet de tester sur le terrain une série de postulats de base, notamment, celui qui signale que l'auteur d'un texte s'y voit représenté à partir de son discours. Les auteurs analysent les productions écrites d'un groupe d'enfants de 8 à 14 ans, qui ont été victimes directes ou indirectes d'un événement traumatisant, et ils peuvent détecter dans leurs discours les mécanismes qui dévoilent le discours victimisant. L'article nous dévoile toutes les étapes de ce procès et les schémas qui illustrent la stratégie discursive de ce discours particulier.

Un des thèmes qui caractérisent la sémantique contemporaine, est, sans aucun doute, l'analyse de l'organisation des « mots vides », dénomination très vague sous laquelle se plaçaient prépositions, adverbes, ou d'autres éléments de liaison, oraux ou écrits. Ces unités, devenues « connecteurs discursifs » ou « pragmatiques », « marqueurs du discours », etc., constituent actuellement un des objets de la sémantico-pragmatique actuelle. Dans ce recueil, ces préoccupations sont représentées par l'article sur *seulement*, cité ci-dessus, et par le travail sur la préposition *sur*, de Richard Huyghe.

Huyghe traite en réalité d'un certain type d'emplois de *sur*, celui qui porte sur les *noms de territoire*. L'auteur nous montre la spécificité de cet emploi, par opposition à d'autres emplois spatiaux de cette préposition. Les noms retenus pour analyse relèvent des sites naturels (*plage, lande*) ou aménagés (*campus, esplanade*) ; il peut aussi s'agir de noms propres de régions ou des villes (*Paris*), ou des noms des parties d'agglomérations (*place, boulevard*). Après avoir montré les particularités des noms de territoires, l'analyse de différents cas de figure aboutit à la caractérisation spécifique de cet emploi de *sur*, en fonction d'une série de propriétés sémantiques.

L'étude de la *parole proverbiale*³ – longtemps reléguée de la réflexion scientifique – a connu aussi un nouvel essor grâce à la sémantique. De nombreux

³ Titre d'un numéro monographique de *Langages* (139), 2000, coordonné par J.-C. Anscombre.

travaux parémiologiques se sont succédé, en français comme en espagnol, à la recherche du sens dans les proverbes et dans les expressions figées de toutes sortes. C'est aux expressions idiomatiques que s'attaque directement Silvia Palma, en prenant comme cadre méthodologique le concept de stéréotype mis au point par J.-C. Anscombe. En effet, l'application de cette théorie au domaine des locutions semble, a priori, comme le montre Palma, énormément productive. Employant un corpus constitué d'expressions françaises et espagnoles, l'auteure cherche à expliquer les liens existant entre le stéréotype attaché à un mot et les locutions faisant intervenir ce mot. Elle prend comme exemple le mot *bouche* qui illustre comment les locutions et les proverbes des deux langues renvoient, soit à la capacité développée en excès, soit à la capacité exploitée de manière non habituelle. Cette constatation, comme le signale Palma, montre bien comment la langue n'emploie pas de procédé linguistique particulier pour indiquer ce qui est *normal* ou *standard* et, en revanche, elle marque – dans ce cas au travers de la locution – des traits dont la présence mérite d'être explicitée, ces traits pouvant appauvrir ou modifier, voire contredire, le stéréotype en question.

Deux contributions visent le syntagme verbal sous des angles bien différents. Galatanu et Pino examinent la notion d'objet – source de nombreux travaux linguistiques – dans une perspective syntactico-sémantique qui enrichit considérablement leur analyse. Elles commencent par réfléchir sur la définition de l'objet et de la *zone objectale*, mettant en place une série de critères d'identification de la catégorie, ainsi qu'une typologie. L'analyse proprement dite concerne les verbes de communication qui désignent des actes illocutoires menaçants (verbes *reprocher*, *accuser*, *insulter*), sur un corpus français, espagnol, et roumain. Leur travail permet d'obtenir une description formulée dans des schèmes syntaxiques, qui sont confrontés à une autre description sémantico-pragmatique, dans la perspective de la Sémantique des Possibles Argumentatifs (SPA).

De son côté, Laurent Gosselin s'intéresse à l'étude de l'aspect fréquentatif dans certains cas spécifiques, en particulier ceux où aucune marque explicite n'y est présente, et prenant comme exemple introducteur la phrase proustienne : « longtemps, je me suis couché de bonne heure ». Le problème et leurs solutions classiques sont clairement exposées depuis le début : soit la valeur fréquentative est portée par les temps verbaux, soit le sens fréquentatif proviendrait de la présence d'un opérateur fréquentatif « silencieux », c'est-à-dire, d'un élément dépourvu de réalisation morphologique, bien que doté d'une valeur sémantique propre. Gosselin propose une troisième solution où cet aspect se présente comme un mode de résoudre des situations de conflit, basées sur des contraintes linguistiques et pragmatico-référentielles. On en conclut que les temps verbaux, même s'ils ne peuvent pas être considérés comme des marqueurs itératifs, interviennent sur la construction du sens (ou de l'interprétation) itérative fréquentative.

J'ai laissé pour la fin de cette présentation deux contributions à forte composante théorique, qui visent les tâches du sémanticien. Sandrine Deloor réfléchit sur le concept d'observable en sémantique, souvent limité seulement à ceux qui sont issus de la manipulation des énoncés (commutations, compatibilités...), et des jugements d'acceptabilité entre eux. Pourtant, ces opérations ne sont que des outils, face à l'importance de la *glose* (qu'il faut bien distinguer de la paraphrase et de l'étiquette), comme représentation du sens. Son propos, illustré avec l'analyse de l'adverbe *déjà*, conclut en mettant en évidence la valeur méthodologique des gloses, aussi bien au niveau de la construction des observables, qu'au niveau de la projection d'un modèle explicatif.

Pour sa part, Jean-Claude Anscombe soulève et éclaire certains problèmes qui se posent dans la construction de la sémantique, en particulier, les rapports – tellement débattus par les sémanticiens – entre sens et référence. Mais auparavant, un long préambule de son travail est consacré à se poser la question de ce qu'est un modèle scientifique en général – et particulièrement en linguistique. C'est ainsi qu'Anscombe nous rappelle – ce qui est loin d'être une évidence – qu'une théorie scientifique est un type de discours qui permet de *représenter* des objets, plutôt que de les décrire ; c'est pourquoi, par exemple, le discours scientifique s'effectue par le biais d'un métalangage particulier. Après une réflexion sur les observables en sémantique, il aborde directement le problème du sens linguistique, refusant l'idée – évoquée au début de cette présentation – de l'invisibilité du sens. Au contraire, faisant de nouvelles comparaisons avec d'autres sciences, Anscombe souligne qu'on observe des relations entre entités linguistiques (mots, énoncés, discours). Ces relations apparaissent sous forme de faisceaux d'énoncés et jouent le rôle d'un système de gloses qui définissent pour chaque énoncé cette valeur appelée *sens*⁴. Bref, la dernière partie de son article est consacrée à commenter les rapports sens / référence dans le cadre de sa théorie des stéréotypes, dont les implications ont été brièvement exposées ci-dessus.

Enfin, je suis convaincu que le panorama décrit dans ces travaux contribuera à soulever beaucoup de questions qui restent ouvertes sur le sens, la signification, et la sémantique en général, suscitant, sans doute, d'autres questions et de nouvelles recherches.

⁴ Anscombe fait ici référence explicite à l'article de Sandrine Deloor, inclus dans le présent volume.

Références bibliographiques

- Anscombe, J.-C., « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages*, 142, 2001, pp.57-76
- Bres, J. et al., *Dialogisme et polyphonie*, Bruxelles, De Boeck, 2005.
- Ducrot, O., *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.
- Galmiche, M., *Sémantique linguistique et logique*, Paris, PUF, 1991.
- Haillet, P. P., *Pour une linguistique des représentations discursives*, Paris, Ophrys, 2007.
- Kleiber, G., *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Villeneuve D'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 1999.
- Martin, R., *Sémantique et automate*, Paris, PUF, 2001.
- Perrin, L., *Le sens et ses voix : dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Metz, Université Paul Verlaine, 2006.
- Rastier, F., « Sur l'immanentisme en sémantique », *Cahiers de Linguistique Française*, 15, 1994, pp. 325-335.
- Tamba-Mecz, I., *La sémantique*, Paris, PUF, coll. *Que sais-je ?*, 1988.